

L'intellectuel québécois, intellectuel colonisé

Paul Chamberland

Volume 5, numéro 2 (26), mars-avril 1963

Jeune littérature... Jeune révolution

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30213ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chamberland, P. (1963). L'intellectuel québécois, intellectuel colonisé. *Liberté*, 5(2), 119-130.

PAUL CHAMBERLAND

L'intellectuel québécois, intellectuel colonisé

"Le moindre divertissement de la pensée est une complicité criminelle avec le colonialisme."

Sartre, préface aux "Damnés de la terre" de Frantz Fanon, Cahiers libres # 27-28.

L'intellectuel québécois est colonisé parce que le Québec est une colonie.

Etre colonisé, c'est vivre en serviteur sur ses propres domaines.

Le Québec est une colonie depuis la Conquête et ce ne sont pas les "collaborateurs" de 1867 qui rayeront de l'histoire les "patriotes" de 1837, date où s'est brisé pour nous le ressort de notre histoire, la vérité de notre avenir; forcés de vivre dans un pays de plus en plus "incertain", nous devenons de jour en jour plus étrangers à nous-mêmes, livrés à l'"étranger" par nos responsables. Chez nous, les uns s'ennuient ou s'exilent, les autres se divertissent — peu en meurent: il est maintenant des gloires plus rentables. Nos intellectuels d'à présent préfèrent en général se divertir: nous ne manquons pas de revues ni de cocktails; et ces gens sérieux ont inventé un nouveau jouet, made in Canada, dont ils n'ont pas cessé, semble-t-il, d'éprouver les merveilleuses facettes: le *biculturalism*. From coast to coast, ils conjuguent la bonne entente dans les deux langues pendant que la majorité de la population s'anglicise en masse dans les usines et les ateliers, et cela sous peine de perdre, avec le pain, la dignité.

Lorsque l'intellectuel quitte le réel, il se voue au mépris qui poursuit les déracinés — et son excuse est pitoyable: ils méprisent l'intelligence, selon leurs préjugés d'hommes de la rue. Mais dans tout ce jeu de cache-cache, ce n'est pas l'homme quotidien qui a glissé hors de la vérité, car lui *ne sait pas*: il vit dans l'immédiat sa relation avec le réel, la nature, dans son travail et ses loisirs. Ce qu'il attend c'est justement l'intelligence, et c'est en lui et pour lui que la vérité doit être dévoilée. La vérité de l'intellectuel se mesure à l'homme quotidien saisi dans l'intégralité des relations qui l'enserrent et le forment. Si l'intellectuel prétend se définir par sa quête passionnée du réel, c'est vers l'homme quotidien qu'il doit se tourner, l'homme qui fait exister un monde humain, celui que définissent toutes formes de relations humaines, sociales, économiques, politiques, culturelles. C'est de la distance qu'il prend par rapport à cet homme que l'intellectuel tire sa définition: en ce que cette distanciation instaure l'espace de la réflexion. Mais cette distance n'a surgi que pour être franchie à rebours: la vérité surgit à ce moment de la négation dialectique, comme retour au concret, démarche fondamentalement convertie en praxis. L'intellectuel se découvre, dans cette conversion à l'homme quotidien, être celui par qui cet homme peut accéder à la conscience de lui-même. Si l'intellectuel se définit — et cela plus ou moins consciemment—contre l'homme réel, en maintenant la distance qui l'en sépare, il devient responsable d'une double aliénation: d'abord la sienne, puisqu'il se détache de son essence et en projette l'absence dans l'irréalité d'un arrière-monde de vérités éternelles dénuées d'existence; ensuite celle de l'homme réel qu'il renvoie à lui-même, à l'opacité de sa relation immédiate à la réalité. Ces deux aliénations trouvent d'ailleurs leur raison dans des formes d'aliénation plus concrètes, et principalement celle qui partage une société en classe dominante et en classe dominée, puisque l'intellectuel déraciné achète, par son inféodation à la classe dominante, l'oïveté nécessaire à la contemplation désintéressée des "essences", et, forcé de justifier par des idéologies la classe qui le nourrit, il abandonne à son sort la classe opprimée entretenue, comme le terreau dans lequel se développe l'autre classe.

L'intellectuel doit se découvrir en situation, car malgré ses dénégations il ne peut y échapper: il est impliqué, quant à l'intégralité des conditions qui le définissent, dans une lutte de classe, dans une dynamique sociale. Prendre conscience de sa situation consistera d'abord pour lui à déceler les aliénations qui la grèvent

et à saisir ces conditions aliénantes comme directement relatives aux aliénations de la société dont il est membre. Ainsi sera-t-il amené à franchir le premier pas décisif qui le ramène à l'homme quotidien aliéné: il se reconnaît en quelque sorte comme cet homme quotidien aliéné puisqu'il en est la conscience exilée dans l'inessentiel de la pensée pure, formelle; il se reconnaît comme une part souffrante de l'homme coupé en deux, saisit, comme seule démarche valorisante, l'effort qu'il doit tenter pour rejoindre cette autre part de l'homme englué dans l'immédiat de sa situation aliénante et poser ainsi les fondements d'un homme nouveau, réconcilié avec lui-même selon toutes ses dimensions, et dont la conscience reproduise les conditions réelles de l'existence. L'intellectuel ne peut se convertir au réel qu'en donnant voix à la conscience de la communauté qui est la sienne, en s'identifiant, par le détour désaliénant de la réflexion, à la dynamique irréversible de l'homme concret d'abord aliéné, pour lui donner sens et rigueur. Et alors l'intellectuel authentique, au sein d'une société aliénée, ne peut être que révolutionnaire.

Et dans tout cela que devient l'objectivité? Si l'on pose au départ que l'intellectuel doit choisir: être partial ou objectif, l'on fausse tout simplement les données du problème. Il y a un mythe de l'objectivité absolue où la conscience doit se neutraliser face à l'objet, comme si l' "observateur" pouvait participer d'une perspective absolue (ce qui est d'ailleurs contradictoire) et s'offrir l'objet dans son inhumaine pureté. Avant tout effort réflexif la conscience est engagée dans ses objets, et cela non seulement selon une perspective transcendantale mais selon des conditions bien situées de culture et de moment historique; déjà elle est à privilégier ses objets selon l'orientation de son projet, de sa présence au monde. L'objectivité doit être autocritique, au lieu d'être négation stérile de son insertion dans le monde. L'objectivité pure renvoie d'ailleurs à une attitude d'évasion et de refuge, n'échappe donc pas à ce qu'elle veut nier: elle est une forme larvée de partialité. Mieux vaut être partial en toute lucidité; l'objectivité désigne l'effort d'approfondissement au sein de l'engagement.

Je dois consentir à reconnaître le caractère irréductiblement situé, historicisé de ma réflexion; il ne peut surgir, pour chaque homme, de valeurs éternelles que révélées dans le processus historique, où ils sont jetés, de libération et de construction de l'humain. Le vérité naît de l'élargissement de la conscience et si "la conscience ne peut jamais être autre chose que l'être conscient de

l'homme" (Marx) la vérité de la conscience gît dans l'élargissement de l'homme (aliéné), aux prises avec des situations bien déterminées qui le mettent chaque fois en question.

* * *

L'homme québécois est aliéné, il vit dans une société qui l'aliène. L'intellectuel québécois n'échappe pas, au départ, à la condition commune. S'il croit pouvoir s'en sortir tout seul il devient doublement aliéné, parce qu'en s'affirmant contre l'homme quotidien, il ne lève pas les contraintes qui l'affectent au même titre que ses concitoyens, mais il se prive lui-même des instruments de sa libération. Ces instruments ne peuvent s'éprouver efficaces, et même être inventés, que par la communauté elle-même prenant conscience de son aliénation et décidant, d'un sur-saut unanime, de transformer son destin. Ce surcroît de conscience ne peut lui venir que par la médiation des intellectuels qui retrouvent en eux l'homme quotidien. Ainsi il n'est pas trop fort de déclarer criminelle l'attitude de l'intellectuel qui, par souci d' "objectivité", ou pour d'autres raisons moins avouables, se sépare des hommes de sa communauté.

L'homme d'ici est colonisé, et ce mal l'atteint dans toute sa quotidienneté. De cela, la plus brève description peut nous rendre compte. Et s'il est d'autres formes d'aliénation, elles trouvent leur raison dernière dans cette première aliénation.

L'emploi du terme colonialisme peut paraître ici abusif. Mais nous ne croyons pas qu'il faille en réserver l'usage à la désignation des pays sous-développés d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine qui souffrent ou ont souffert des impérialismes occidentaux. Certes le colonialisme est une modalité historique de la relation groupe dominant-groupe dominé, il comporte des traits spécifiques.

Un peuple est colonisé lorsque son économie, sa politique, sa vie sociale et culturelle sont dominées par un autre peuple qui exploite le premier au dépens des intérêts du second. Que l'oppression prenne une forme brutale ou larvée, elle est de nature colonialiste dans la mesure où le peuple dominateur entend ruiner par la base l'identité culturelle et la liberté d'expression du peuple qu'il domine. Et pour cela il lui enlève les instruments nécessaires à l'édification et l'épanouissement d'une culture; avant tout, les pouvoirs économiques et politiques.

Sommes-nous vraiment colonisés? Pour répondre à cette question il faut détruire certaines illusions, et surtout ce sentiment d'être des frères, certes un peu bousculés, mais somme toute égaux, ou en voie de l'être, avec les "canadiens"; que nous avons de construire ensemble avec eux un grand pays. En tout cela, nous ne trompons que nous-mêmes: la majorité, sûre de ses droits, de ses privilèges et de sa force, peut se permettre le jeu de la bonne entente jusqu'à se payer le luxe des chèques bilingues, des menus bilingues et d'un gouverneur général canadien-français (bilingue?).

Il faut être sérieux: c'est l'ensemble de la nation qui subit l'affront colonialiste, c'est l'ouvrier ou le petit employé qui subit le poids de notre asservissement national. En regard de cette situation, quelle réalité peut bien avoir le caractère français de notre élite; notre petite-bourgeoisie libérale et universitaire s'estime peut-être affranchie... elle pousse en fait l'aberration jusqu'à considérer comme amis ou associés les membres d'une nation qui opprime la grande majorité des nôtres, qui force l'homme quotidien à se nier dans sa chair et dans son esprit. C'est lui qui connaît la puissance abrutissante du capital yankee et canadien, c'est lui qui éprouve à chaque jour le prix de notre sujétion à Ottawa: il n'a pas le choix ou de parler l'anglais ou de perdre "sa job". Il s'en fiche, lui, de notre héritage-culturel-français et des Maisons-du-Québec; il n'a pas le compte en banque qui lui permette le luxe d'une "vie française". Il mange, il sacre, il fait l'amour en français mais il travaille et "se cultive" en anglais.

Notre situation économique est le résultat direct de notre statut de colonisé. Le pillage de nos richesses naturelles par l'exportation massive de nos matières premières, l'emprise du capital étranger, surtout américain, sur notre sol, voilà des traits qui nous sont jusqu'à un certain point communs avec le Canada anglais. Certes. Et plusieurs invoquent ce fait comme un argument irréfutable contre l'indépendance nationale: Canadiens des deux nations, unissez-vous contre l'impérialisme américain. Cette attitude renvoie à une vision tronquée du fait québécois. Il est évident qu'un séparatisme conçu selon une volonté d'autarcie est utopique et vouloir le réaliser ce serait courir au suicide national. L'indépendance nationale n'a jamais voulu signifier une rupture d'avec le reste du Canada, relativement à des intérêts économiques communs. Mais ce qu'il faut bien considérer c'est que l'état actuel de la Confédération resserre notre dépendance économique, ralen-

tit (à défaut d'une intégration complète des deux nations) le mouvement du "marché commun" canadien. Nous sommes soumis à un gouvernement centralisateur qui ne peut organiser son économie que selon les intérêts de la majorité anglo-saxonne — et il possède, de par la Constitution, les droits politiques pour le faire; au besoin, il ne se formalise pas de passer outre. La balance monétaire, le régime fiscal, les douanes, la responsabilité militaire ne sont-elles pas des pouvoirs politiques majeurs? Bref, notre condition de colonisé reçoit sa consécration juridique à Ottawa, instrument d'une nation étrangère forte d'une majorité des 9/10.

La classe ouvrière du Québec est celle qui éprouve le plus durement notre état de sujétion économique et politique. L'impérialisme américain et le colonialisme canadien, pour lui, constituent deux figures du même monstre: le capital étranger. C'est pourquoi il est impensable de vouloir ici une Révolution qui ne soit pas nationaliste, seule la conscience nationale mise à vif peut faire accéder la classe des travailleurs à une véritable conscience de classe; elle n'a pas deux ennemis, deux oppresseurs, elle en a un: le capital étranger. Trait typiquement colonialiste, nous n'avons pas de haute bourgeoisie; vivant dans un régime capitaliste, notre destin national est dirigé par la haute finance yankee et canadien. Notre petite-bourgeoisie libérale, tout le monde connaît ses tares: son individualisme étroit et bête, son je-m'en-foutisme-traditionnel, et même, au nom d'intérêts sordides, sa servilité éhontée auprès du régime d'occupation.

Si l'accès à l'indépendance doit signifier une véritable libération pour la nation, il faut forcer notre bourgeoisie à se nier elle-même. C'est la nation en bloc — et cela signifie la majorité laborieuse — qui doit assumer le devoir de conscience nationale, sinon notre petite-bourgeoisie, habituée de ramper devant l'occupant, retiendra la nation dans un état de semi-indépendance en recherchant les bonnes grâces de l'ancien dominateur pour assurer ses petits intérêts. Notre libération, en fin de compte, sera socialiste ou ne sera pas. C'est aux intellectuels de provoquer les mutations de la conscience nationale.

"...Il faut rapidement passer de la conscience nationale à la conscience politique et sociale...

Le nationalisme s'il n'est pas explicité, enrichi et approfondi, s'il ne se transforme pas très rapidement en conscience politique et sociale, en humanisme, conduit à une impasse...

L'expression vivante de la nation c'est la conscience en mouvement de l'ensemble du peuple. C'est la praxis cohérente et éclairée des hommes et des femmes..."

Frantz Fanon, "Les damnés de la terre" pp. 150-151.

A notre aliénation politique et économique correspondent notre aliénation culturelle et religieuse. Nous sommes colonisés culturellement. Cette proposition est impliquée dans ce qui précède. Car enfin il ne faut surtout pas réduire la culture à un phénomène ou à un privilège de classe mais la considérer comme la manifestation de la vie totale de la nation. Alors nous sommes forcés de conclure au dépérissement rapide de notre identité culturelle puisque l'on nous impose, directement ou non le résultat est le même, des formes de relations, d'activités et d'institutions, dans le travail et les loisirs particulièrement, qui se moulent sur des "patterns" étrangers. Le problème, tous le savent, cristallise notre malaise culturel. Une culture qui perd son contact créateur avec ses sources est la manifestation d'une nation déracinée, asphyxiée.

"La nation n'est pas seulement condition de la culture, de son effervescence, de son renouvellement continué, de son approfondissement. Elle est aussi une exigence. C'est d'abord le combat pour l'existence nationale qui débloque la culture, lui ouvre les portes de la création."

Frantz Fanon Op. cit. p. 183.

"L'expérience religieuse nous a liés sans que nous la traversions" (Pierre Vadeboncoeur, "LA LIGNE DU RISQUE", *Situations*, no. spécial, 1962). Le comportement religieux de ce peuple est le trait le plus subtil de son aliénation. Pas de saints, pas de grands pécheurs. D'excès en rien. Le néant de la médiocrité. La religion a scellé ici notre asservissement culturel et national. La collaboration bicentenaire de notre haut clergé avec l'occupant ne pouvait pas mieux garantir notre défaitisme. L'attitude que l'Eglise a exigé des gens d'ici confine au paradoxe: l'asservissement aux autorités colonialistes vous assurera la paix nécessaire à l'accomplissement de vos devoirs de français catholiques. La libération nationale érigée en tabou religieux! Allez donc chercher la raison de notre attitude de repli, le conservatisme ombrageux de nos "valeurs", l'obsession de l'orthodoxie poussée jusqu'à la folie du silence qui substitue à la liberté de l'aventure

spirituelle le géôle hallucinée des Lois. La peur et la honte instituées sacrements.

“Laissons végéter ce peuple protégé par la constitution. Il y a, au fond de tout cela, un fameux pacte tacite entre la Couronne et l’institution cléricale, entre les représentants de DIEU et les représentants de MON DROIT.”

P. Vadeboncoeur, op. cit. p. 41.

* * *

Ce bref tableau de nos aliénations devait précéder l’analyse de l’intellectuel québécois colonisé. Celui-ci refuse à priori de remonter à la source de nos maux: l’oppression exercée par le régime centralisateur d’un gouvernement étranger. Il refuse, de même, d’envisager le seul remède qui soit de nature à rendre ce peuple à la dignité de l’existence libre en tant que peuple: l’affirmation inconditionnée de notre identité culturelle, de notre liberté nationale, et par conséquent, la rébellion ouverte contre le régime colonialiste d’Ottawa et la prise en charge intégrale de notre destin politique. Le risque de nous vouloir libres.

La nature équivoque de nos relations de dominé à dominant lui fournit toutes raisons pour en nier la véritable nature, et, sous prétexte de “bonne entente” avec les canadiens, pour trahir d’une façon sordide — qu’il en soit conscient ou non — l’ensemble de la nation. Et qu’on ne vienne pas ici nous parler de nuances — les nuances, voilà bien notre spécialité. Des nuances, nos intellectuels ne se sont pas fait faute d’en déceler, d’en inventer au besoin, pour se masquer le véritable problème. Il n’y a pas de nuances qui tiennent lorsqu’elles servent à camoufler depuis deux siècles nos incessants rampements devant le gouvernement étranger. Allez donc parler de nuances dans la domination à l’esclave que l’on presse de bénir le joug et de reconnaître doux et protecteur son asservissement de mineur. Nous n’avons certes pas manqué de nuances pour en arriver à nous persuader que nous pouvions vivre en frères et en égaux avec nos dominateurs. On nous vole notre droit de vivre à ciel ouvert et nous devrions aider les voleurs. L’intellectuel québécois colonisé refuse la seule dialectique qui puisse l’enraciner dans le réel: la réalité de sa culture et de sa communauté, du devenir historique de sa nation entraînée dans un processus complexe de désaliénation. En fait, il refuse l’homme d’ici, mutilé et saigné aux sources majeures de

sa quotidienneté. Par aveuglement, lâcheté ou démission, il abandonne l'homme quotidien d'ici à son destin aveugle de bête captive et lui refuse l'intelligence de son malheur, manquant l'essence même de sa tâche.

Mais il n'est pas quitte pour autant, car cette défection l'atteint dans son être même: c'est lui-même qui souffre mutilation, qui se refuse dans sa quotidienneté malheureuse; il est déraciné de l'intérieur puisqu'il refuse de se considérer dans sa relation réelle à la communauté qui le produit. Il sème en lui tous les divorces et les mensonges qui le diviseront; il s'enlève, au départ, toute possibilité de réconciliation véritable. Mais sa petite libération personnelle lui fait illusion car en tant qu'évasion hors de la réalité nationale, hors d'une insertion active dans l'irréversible libération historique de son peuple, il dérive peu à peu vers des univers abstraits et fantomatiques. Non pas, certes, qu'il aborde des problèmes dénués de réalité, mais lui-même, privé d'identité réelle en tant que membre déraciné d'une nation elle-même incertaine, il est sans cesse rejeté vers l'univers des *autres*, vers des problèmes d'*étrangers*. Car la réalité internationale et mondiale ne concerne vraiment une nation que si cette nation se lève d'abord dans la pleine conscience de sa dignité, de son identité et de sa liberté, quand elle *existe* aux yeux des autres comme à ses propres yeux.

Nous n'existons pas. Nous sommes de trop (il nous faudrait devenir l'autre). Et toujours nous nous tenons de l'autre côté, séparés de notre essence que nous ne voulons jamais niée et jamais réalisée. Nous voulons participer au concert-des-nations, particulièrement contribuer à l'édification d'un Canada solide, au moment même où notre liberté et notre existence nationale sont sans cesse contestées par une majorité canadienne. De ce côté on se contente, cyniquement, de nous *accorder* des distinctions de folklore: chéquos bilingues et gouverneur général speaking french. "Bebelles" et friandises!

C'est cela le pan-canadianisme et le biculturalisme de nos petits intellectuels bourgeois colonisés! "L'ère est aux grands ensembles, irions-nous nous séparer? La revendication nationaliste est dépassée: nous marchons à grands pas vers la mondialisation". Primo, l'ère est aux grands ensembles qui réunissent des nations libres, consentant à s'unir. Secundo, cinquante pays, depuis la fin de la guerre, font leur révolution nationale et conquièrent leur indépendance.

“La revendication nationale, dit-on ça et là, est une phase que l’humanité a dépassée. L’heure est aux grands ensembles et les attardés du nationalisme doivent en conséquence corriger leurs erreurs. Nous pensons au contraire que l’erreur, lourde de conséquence, consisterait à vouloir sauter l’étape nationale. Si la culture est la manifestation de la conscience nationale, je n’hésiterai pas à dire, dans le cas qui nous occupe, que la conscience nationale est la forme la plus élaborée de culture...

“Loin de l’éloigner des autres nations, c’est la libération nationale qui rend la nation présente sur la scène de l’histoire. C’est au cœur de la conscience nationale que s’élève et se vivifie la conscience internationale. Et cette double émergence n’est, en définitive, que le foyer de toute culture.”

Frantz Fanon, op. cit. pp. 184-185.

L’intellectuel québécois colonisé rencontre des amis anglais dans les cocktails (ou à la télévision!) et se voit publier dans les journaux anglais. Il pousse l’aberration jusqu’à se considérer comme le représentant de ses compatriotes et ainsi contribuer à accroître le prestige (?) du “Canada français”, alors qu’il pactise, dans la honte d’une supposée bonne entente, avec les membres d’une nation qui ne cesse d’opprimer la nôtre (en douce, bien sûr: il est des chaînes qui caressent!). Comment ne pas voir le caractère odieux de cette “collaboration”? Notre intellectuel colonisé, croyant représenter les aspirations de notre peuple, joue à la putain avec les amuseurs publics délégués par le régime centralisateur. C’est du strip-tease à bon marché!

L’intellectuel colonisé désespérant de la libération de sa nation ou — aberration plus subtile — croyant l’obtenir peu à peu, ad infinitum, par un jeu incessant de concessions et de compromissions auprès du gouvernement central — et, en vérité, c’est ramper — en vient à s’identifier au dominateur, à désirer ses privilèges, à substituer aux authentiques revendications nationales, des requêtes polies et mesurées qui ne tromperont de plus en plus que lui-même. L’intellectuel colonisé du Québec en arrive à un tel mélange de sincérité et de duplicité que croyant incarner les désirs de sa nation il finit pas “représenter” auprès d’elle les volontés du dominateur.

Dans l'intérêt même de sa nation, l'intellectuel du Québec doit s'imposer, par devers-soi, une "décolonisation". Certes l'expression est plaisante mais la tâche l'est moins. Il doit prendre conscience de ses propres aliénations, travailler à son affranchissement, en sachant bien qu'il se situe à la pointe de la conscience de la nation engagée ainsi dans un processus irréversible de désaliénation. Ce sont quelques aspects de cette attitude que j'aimerais faire ressortir en conclusion.

Etre conscient, ce n'est pas accéder à la pensée de l'homme abstrait, à la contemplation de vérités intemporelles. Etre conscient, c'est avant tout accéder à l'intelligence, saisir en situation historique la communauté dont on est membre. Et *ce qui* accède ainsi à la conscience, c'est la réalité mouvante de la communauté. Que ceux qui ont responsabilité de conscience au sein d'un peuple divorcent d'avec ce peuple et ils méconnaissent et, par conséquent, pevertissent en eux le mouvement de la conscience; ils privent la communauté du surcroît de conscience où elle puisse s'éprouver comme vérité, comme sens d'une histoire et non plus devenir aveugle et condamné.

La réalité de la conscience c'est la communauté. L'intellectuel, de colonisé qu'il était doit devenir révolutionnaire, c'est-à-dire prendre conscience des aliénations nationales et orienter sa réflexion vers la recherche des instruments concrets de désaliénation: sa recherche doit mener à l'action, sa pensée doit être une praxis.

Toute révolution sociale, au Québec, pour s'édifier sur des bases solides, doit s'attaquer avant tout à notre sujétion économique, politique et culturelle. Tous nos problèmes sont affectés du coefficient colonialisme; toutes solutions partielles n'auront sens et efficacité que consécutives à cette libération essentielle: reprendre en main notre destin, nous donner les pouvoirs d'affirmer réellement notre identité nationale. Si nous n'existons pas, si nous ne sommes pas pleinement responsables et libres, libres de nous faire être comme en surgit en nous l'appel, comment pensons-nous régler nos problèmes sociaux, économiques et culturels?

L'intellectuel québécois doit être attentif au caractère quasi-irréversible de l'actuel mouvement de libération nationale. Si l'indépendance s'installait au Québec sous la pression de forces aveugles, privées de conscience, et cela de par la défection de nos intellectuels blasés, lâches ou opportunistes, la nation serait pri-

vée de sa véritable Révolution et sombrerait à coup sûr dans le chaos; car une révolution exige la convergence des énergies et d'une pensée rigoureuse qui la dirige. A tous ces intellectuels timorés qui veulent, certes, toutes sortes d'améliorations sociales, il ne leur manque que le courage des situations franches, le sens historique des moments révolutionnaires — et nous y sommes — pour se rendre à l'évidence que seul notre accès à l'indépendance est de nature à libérer les énergies nécessaires et la ferveur créatrice requise à la rénovation d'un peuple. Alors les petits problèmes d'aujourd'hui seront noyés dans une masse de problèmes plus épineux encore, posés par l'indépendance; mais toute révolution est difficile et périlleuse.

La volonté nationale devra faire front à de multiples défis, mais soulevée par une dynamique nouvelle et créatrice — la Révolution — elle se forgera dans la lutte et pourra enfin se reconnaître et s'épouser sur tout l'espace d'un pays... Et c'est cela que l'on voudrait nous dénoncer comme le Mal et la Tentation !

Paul CHAMBERLAND.